

HEMISPHERE NORD

D U M Ê M E A U T E U R

ROMANS

Beau Regard

Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1990

L'Horloge universelle

Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1992

ESSAIS

Le Visage regardé ou Lewis Carroll, dessinateur et photographe
Créatis, 1982

Diane Arbus ou le rêve du naufrage

Chêne, 1985

Bill Brandt

Belfond/Paris Audiovisuel,

coll. « Les grands photographes », 1990

OUVRAGES ILLUSTRÉS

Le Théâtre des réalités

Contrejour/Metz pour la photographie, 1985

L'Écart constant

Didascalies, 1986

François Kollar

coll. « Avant-garde et Art », Philippe Sers, 1989

René-Jacques

coll. « Donations », Mission du Patrimoine photographique,

La Manufacture, 1991

Robert Doisneau, portrait de Saint-Denis

Calmann-Lévy, 1991

Denise Colomb

coll. « Donations », Mission du Patrimoine photographique,

La Manufacture, 1992

RECUEILS D'ARTICLES

L'Œil vivant

52 critiques parues dans *Le Monde*,

Les « Cahiers de la photographie » n° 21, 1988

Écoutez voir

9 entretiens avec des photographes,

Paris-Audiovisuel, 1989

L'Œil multiple

170 entretiens, portraits et critiques photographiques

parus dans *Le Monde*,

La Manufacture, 1992

Façons de voir

12 entretiens sur le regard,

Le Castor Astral, 1992

L'Œil complice

25 préfaces sur la photographie de 1983 à 1993,

Marval, 1994

RECIT

Le journal d'Aurore

extraits, La Pierre d'Alun, 1994

Fiction & Cie



Patrick Roegiers

HEMISPHERE
NORD

roman

Seuil

25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-114479-6

© Éditions du Seuil, septembre 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

à Antoine

PREMIERE PARTIE

« La tragédie du destin »

Notre terre est une étoile parmi des étoiles.

HERDER

1

Poméranie – Naissance – 1774 – Greifswald

En un temps où la longueur des mois était déterminée par l'observation de la première apparition du mince croissant de la lune, le sort avait voulu qu'Ulrich, conçu le 21 mars 1773, à onze heures trente du soir, naisse à l'heure prévue, non pas à Backastog, à Flensborg, appelé désormais Flensburg, ou à Knudstrup, en Scanie (Skanör), presqu'île de la partie sud de la Scandinavie, qu'isolent les mers bordières, longtemps dénommée « le jardin de la Suède », mais alors terre danoise, où abondent aulnes et saules, ou encore dans une contrée reculée telle la haute Dalécarlie ou « Dal-junken » (en suéd. « Dalarna »), qui signifie « vallée », mais en Poméranie (« Pommern » en allem.), noble principauté, jadis sous influence danoise, rattachée à la Suède, dont les limites varièrent beaucoup au cours des âges, séculairement marquée par l'influence allemande, qui comptait alors 1 500 000 habitants, dont 90 % de paysans.

Tandis que les pêcheurs dressaient selon la coutume un monumental bûcher pour célébrer la fête du solstice d'été (« Midhsu-mar » ; en allem. « Midsommarnatten »), époque où le soleil, parvenu à son plus grand éloignement de l'équateur, monte plus haut dans le ciel que les autres jours de l'année, Ulrich avait fait le

choix, au troisième mois de son enfantement, de venir au monde un lundi, jour de la lune, réputé favorable. Enfoui dans l'organisme maternel, où il se sentait non pas invulnérable, mais protégé, imperméable aux microbes, il avançait avec une obscure prudence vers la lumière, les cuisses repliées sur l'abdomen, le menton collé au sternum, encore invisible au regard, mais écoutant, au milieu des gémissements et gargouillis, le souffle haletant de celle qui l'expulsait par saccades du sac membraneux où il se terrait, tête fléchie, plissant les yeux, guettant l'hémorragie de la délivrance. Chassé par l'acidité vaginale, attentif aux stades de son développement, conscient de vivre un moment d'exception, il quittait l'ancre souterrain de la trompe utérine, longeait la ligne latérale du ventre dilaté, traversait l'anneau osseux du bassin, ou détroit supérieur, et retardait le plus possible l'instant de sa venue, qu'il voulait à l'heure prévue, lorsque sa mère, par des pressions externes de l'utérus orienté de haut en bas et d'avant en arrière, les jambes écartées et à demi fléchies, selon les indications d'un traité d'obstétrique, le corps broyé par la douleur, l'avait bouté hors d'elle en un bouchon muqueux.

La famille au grand complet vivait avec une excitation joyeuse l'attente de son apparition tant souhaitée, lorsque, après une grossesse de deux cents soixante-douze jours, neuf heures et cinquante-trois minutes, lors d'une ultime contraction, Ulrich avait sailli la tête la première, et non par le siège, présage d'une existence difficile, à six heures et demie du matin, sous un ciel sombre, par une température inférieure de 11 degrés à la moyenne, et délivré son premier signe de vie, la respiration, causée par le déplissement des poumons. Accueilli par des transports de joie, baigné, couvé, savonné, peigné, posé sur un linge chaud, douillettement emmaillotté, la tête cernée dans un bourrelet de paille destiné à adoucir les chocs en cas de chute, conscient d'être dès à présent un nouvel être, il voyait sa mère, dont il ignorait encore le nom, son père, et ses douze sœurs, produits des quatre points cardinaux, représentant les douze mois de l'année, symbolisant l'univers dans sa complexité et marquant les trois états de chaque élément

à leurs places successives d'évolution, de culmination et d'involution, penchées sur lui, qui le dévoraient des yeux comme un gâteau sorti du four.

Jeté dans le monde le 21 décembre 1774, année où mourait à Dresde le peintre et dessinateur allemand Christian Wilhelm Ernst Dietrich (1712-1774), dit Ditricy, où William Herschel (1738-1822), Allemand émigré en Angleterre, faisait ses observations préliminaires des cieux et tentait de monter son premier télescope, où le chimiste et philosophe anglais Joseph Priestley (1733-1804) étudiait l'oxygène, où Joseph Wright (1734-1797), dit Wright of Derby, peignait *L'Eruption du Vésuve*, où Johann Caspar Lavater (1741-1801) publiait ses *Fragments physiognomoniques*, où s'élaboraient les premières grammaires et dictionnaires allemands, tel celui d'Adelung, où paraissait enfin *Werther (Die Leiden Des Jungen Werther)* de Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), écrit en quatre semaines, qui connaissait un succès retentissant en Allemagne et dans toute l'Europe septentrionale et occidentale, Ulrich allait grandir à l'écart des intempéries dans l'intimité du cocon familial, exilé hors du temps, aux confins de l'univers habitable, vers l'extrême Nord, en Suède, à Greifswald, petite cité maritime et port de pêche, située sur les côtes de la mer Baltique, ne comptant guère plus de 5 000 âmes.

2

Marais et lune – Nuit d'hiver
– Mer gelée – Soleil de minuit – L'été

Marquée par un sol marécageux d'un brun violet sur lequel il était malaisé d'atteindre la mer, où ne croissaient que quelques touffes de laïches, la sensation de vide du paysage était accrue par la présence des chenaux ou des fjords saussats. Desservies par un des

maelströms les plus puissants du globe, les terres spongieuses, jamais reposées ou assolées, dont l'épendage devait avoir eu lieu dans la nuit des temps, et sur lesquelles il était vain de semer du sainfoin, ne prodiguaient qu'un blé minable. Dans ce cadre de vie austère, de granites et de gneiss, gravé par la rudesse des longs hivers, sommet de froid et d'obscurité, à l'ouest du bourg (« vik »), aux ruelles tortueuses et aux maisons de pierres basses serrées les unes contre les autres pour résister à la bise, face aux prairies, sur la rive haute du Ryck, se détachait sous l'horizon cendreau un manteau de forêts troué de landes incultes que desséchait du vent roux. Placé sous l'influence du Gulf Stream, le paysage raboté, qui bordait cette aire rase, formée de cavités lacustres et de marais brumeux, se composait d'une série de plaines et de plateaux jonchés d'étangs et de lacs. Plus loin, au-delà des buttes tabulaires, des côtes et vallées creusées en auge, semées de knocks et de lochs, faisaient place à un relief plus accidenté et localement déchiqueté que cernaient encore brandes, tourbières et montagnes pelées (« kalfjäll »). Fermé au nord-ouest par des crêtes escarpées (les « fjälls »), à l'est par le balcon de Lyse Fjord (Norvège) et une haie d'îlots schisteux, cet univers désolé apparaissait comme le pays nocturne, à la fois très lointain et voisin, de la lune et de la Voie lactée sous l'égide desquelles Ulrich avait placé sa vie.

Sous une vaste étendue de neige, les saisons se succédaient au rythme des tempêtes, des vents marins coupant comme des lames. Lorsque venaient les premières glaces, la cadence de vie ralentissait. Plus on s'enfonçait dans l'hiver, plus le temps devenait rude. Par une température qui chutait jusqu'à 25 ou 30 degrés au-dessous de zéro, et même jusqu'à moins 51 à l'époque solsticiale, la buée due à la cuisine gelait sur les murs comme l'eau dans le seau, les paroles ou le souffle même de la respiration. Le froid condamnait à la réclusion les occupants, repliés près de l'âtre, qui entraient en état de vie ralentie. Aucune présence vive ne localisait l'espace. Véritable fléau, la neige – eau solide apportée par le vent –, qu'un Dieu semait la nuit sous ses pas et persistant huit mois de l'année, engloutissait les sons et les couleurs et nappait la plaine d'une couche d'ouate

qu'appesantissait la gravité du silence. Seul distrayait la vue l'alignement rythmé des perches et des piquets, servant à mesurer les tirants d'eau, pareils à des béquilles, sur lesquels les pêcheurs suspendaient leurs lignes et leurs filets fabriqués avec du fil de lin tressé.

Source de toute vie, la mer n'était plus qu'une surface inerte et lisse sur laquelle, perdus dans ce milieu sans couleurs, où ne subsistaient que les mousses, les lichens et quelques insectes minuscules, s'avançaient sous un ciel gris des sardiniers, ayant salé et séché les poissons, portant des cannes sur l'épaule, qui brisaient la glace et perçaient des brèches dans l'étendue des étangs pour foëner ou foëner, et nourrir leur famille, ainsi que des trappeurs occupés au commerce des fourrures, débusquant l'ours et le renard, ou récoltant des œufs d'eiders sur la grève, que croisait le père d'Ulrich, chaudement vêtu, chaussé de bottes fourrées, prémuni contre les frimas, qui chassait la zibeline, l'écureuil, l'hermine, le rat musqué. Vaquant sur cette matière miroitante qui reflétait les embrasements du soir, lorsque la brume, descendue sur la digue, voilait l'horizon, et que la neige, versicolore, devenait rose, pêcheurs et chasseurs, aux yeux desquels la nature constituait une scène éblouissante, toisaient dans la clarté cristalline le vol des goélands ou des mergules, et admiraient le spectacle des aurores boréales et des soleils de minuit, qui conférait à ces êtres robustes, hyperboréens, le sens du mystère et de la majesté du monde.

*

Le 13 décembre, jour de la Sainte-Lucie, on faisait fête. Alors que l'on vivait presque toute la journée reclus dans le noir, et que profiter de la lumière était si rare, tout le monde riait, trinquait de « glöggs » (vin chaud aromatisé) et d'hydromel (« mjöd »), et l'on dégustait du cochon pour le solstice d'hiver (« Jol »), au 21 décembre. Le printemps – dégel des paroles –, dont on espérait le retour, se manifestait à la mi-avril par la dissolution des glaces et arrivait fin mai. Quand il commençait à faire beau, tout le monde

s'abouchait pour danser. La brièveté de l'été sans chaleur estompant l'âpreté de l'hiver, le sol podzolique des terres lacustres qu'éco-buaient les paysans se parait d'anémones. C'est dans ce cadre rude et protecteur, où s'imposaient de soi les règles du temps, qu'Ulrich, nourri jusqu'à dix-huit mois au sein généreux de sa mère, avait vécu l'ère quasi foetale de la petite enfance en compagnie de ses sœurs qu'il couvait d'un même regard, partiellement autonome, mais qui n'étaient déjà plus que onze, l'une d'elles, Julia, vulnérable à l'excès, qui avait longtemps pâti de migraines, ayant rendu l'âme à l'aube de sa sixième année.

3

Sœurs tisserandes – Enclos propre – Cire et savon
– Virginia – Langue de morue – Mesure du temps

D'allure gracieuse, en robes enrubannées dans le dos, à col baleiné, selon l'usage, parées telles des poupées d'étoffes légères, ses sœurs – Cornélia, Aurélia, Amalia, Flora, Stella, Déa, Ella, Olga, Dora, Gritha, Lucia –, aux yeux clairs et bleus, aux cheveux longs et blonds, au teint pâle de porcelaine, se ressemblaient prodigieusement. Même leur mère n'arrivait pas toujours à les différencier. Sans que se pose la question de savoir laquelle était l'aînée, et sans qu'il y ait de rivalité entre elles, elles grandissaient de front, l'une par rapport à l'autre, d'une égale façon. Quand l'une riait, les dix autres, constituant la somme des quatre premiers nombres ($1 + 2 + 3 + 4$), pouffaient à leur tour. Inséparables comme les sœurs déesses Freyja (ou Freja), elles avaient exactement les mêmes pensées, lisaient des livres semblables, récitaient en commun leurs leçons et s'exerçaient à tenir au mieux leur futur rôle d'épouse. Filant, dévidant et coupant, brodant, raccommodant, et reprisant, tressant des rubans, tissant, crochetant de la dentelle, laissant s'agiter leurs mains effilées, assises coude à coude, telles les Parques du

Nord, tisserandes comme elles, elles s'adonnaient aux ouvrages d'aiguilles et de couture, les pieds rivés sur un petit tabouret, un coffre de bois posé sur les genoux, comme Johann Anton De Peters (1725-1795) campa sa dentellière vers 1770.

Nymphes ou sylphides, douées de toutes les grâces, cumulant l'innocence du cœur et les vertus domestiques, elles composaient aussi des herbiers, jouaient de l'épinette ou de la vielle, et chantaient des romances. Très gâtées et enjouées, choyées en particulier par leur mère, qui voyait dans ses filles onze doubles d'elle-même, elles étaient éduquées dans de stricts principes de santé et de pudeur, et formaient une communauté aussi indissociable qu'autonome. Ulrich et ses sœurs vivaient donc heureux comme dans les contes dans l'enclos net du havre familial, étroite construction de deux étages, bâtie pour les abriter des grands froids, et que la fumée blanche qui s'échappait du toit de chaume distinguait à peine des masures voisines, bicoques de bois multicolores, aux charpentes pointues, pimpantes et claires, typiques d'une nation de navigateurs, badigeonnées avec la peinture des coques. Mariés sous les auspices de Friga (déesse de l'amour), le père et la mère, dans le lit desquels on avait placé le soir de leurs noces, selon la coutume en Suède, un marteau de Thor pour favoriser la fécondité du jeune couple, veillaient à ce que leurs filles forment un groupe solidaire et soudé. Tous deux affectueux, garants d'une existence paisible et sans soucis, ils se montraient tolérants sans exagération et inculquaient à leur descendance une éducation piétiste, comme il était de mise à une époque durablement imprégnée par l'emprise sévère de la pensée luthérienne.

*

Tireur de cire et artisan savonnier, fils lui-même d'un marchand de savon établi à Greifswald depuis 1763, et natif de Neubrandenburg, dans le duché de Mecklenburg-Strelitz (du slave « Mikilimborg »), le père, baptisé Gustav-Adolph, en souvenir du roi de Suède, était patriote, preux, pénétré du sens le plus strict du devoir.

Homme sage et mesuré, aux idées larges, responsable d'une couvée de filles, qui l'aimaient autant qu'il adorait son épouse, il se félicitait de se voir épargner les affres de l'héritier unique et souhaitait en secret que son fils lui succède comme lui-même avait suppléé à son père. De caractère droit et entier, loyal et bon, récusant toute hypocrisie, il ne s'attardait guère aux problèmes existentiels, assurait à sa postérité une éducation solide et, guidé par son rigorisme moral, manifestait un souci constant d'ordre et de droiture. Taillé tel un roc, à l'instar de la race nordique, qui passe pour être vigoureuse, il avait des cheveux gris foisonnants, un visage encore jeune, au menton rasé de près, s'inquiétait volontiers du fonctionnement de ses organes, surtout du tube digestif, car il souffrait de coliques, mais il ne buvait pas, hormis de la bière ou de l'eau-de-vie. Sans être riche, il passait pour un bon négociant du bourg, déployait une activité débordante et gérait rondement ses affaires. Très proche de sa famille, il voulait lui transmettre, en même temps que les faveurs du devoir et de la tempérance, le sens et les bienfaits de la propreté physique, gage de la pureté morale. *L'instrument de propreté, c'est le savon qui dissout la crasse et la sueur ; augurant des soins de toilette plus exigeants, son premier rôle est celui du nettoyage*, serinait-il d'une voix vibrante et sans appel.

Amis lecteurs, sachez que le savon, qui vient du mot latin « sapo », « soap » en anglais, « savone » en italien, « saipon » (savon noir) en allemand, désignant une mixture de suif et de cendre avec laquelle les Anciens se rougissaient les cheveux, était fait à l'origine de graisse animale (porc) ou de rognon, d'huile, de jus de plantes contenant de la potasse, de soude naturelle, le trona, croûte croupissant autour de certains lacs, d'argile de foulon ou bien de saponaire (famille des caryophyllacées). Alors que jusqu'au XVIII^e siècle on n'y recourait que sur ordre du médecin, c'est en 1780, un an avant la mort de Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781), la parution des *Brigands (Die Räuber)* de Friedrich von Schiller (1759-1805), et celle de la *Critique de la raison pure* d'Emmanuel ou, en allemand, Immanuel Kant (1724-1804), quand Ulrich avait six ans, que l'on comprit le processus scientifique de

saponification, ou conversion d'un corps gras, lié à l'eau, en savon, qui devint dès lors un objet bon marché et dont l'usage commença à se répandre. Vendu en briques cubiques ou ovoïdes, sous forme de pains de teintes diverses, liquide ou solide, aromatisé à la fleur ou au miel, servant à blanchir, à dégraisser, charrié dans des barils, livré aux apothicaires, aux parfumeurs, aux teinturiers, dans des fioles ou des flacons, il représentait un négoce fructueux que Gustav-Adolph, négociant né et savonnier habile, gérait activement et à son avantage, tout en taisant jalousement les secrets de la science savonnaire transmise par son père.

Il faut encore savoir, chers lecteurs et amis, qu'au cours du XVIII^e siècle savon et pêche à la baleine, si apparemment éloignés l'un de l'autre, se stimulèrent mutuellement, ce qui n'est pas sans incidence sur le métier complexe de fondeur de cire et de fabricant de savon, car tout comme les Scandinaves s'éclairaient durant la précoce, mais interminable, nuit d'hiver avec le gras des bêtes de la mer (morue, morse, pingouin), excellent combustible, et consommaient la graisse d'ours pour se chauffer, leur fourrure pour s'habiller, le lard des baleines fondu dans des chaudières à double fond, aveuli par la vapeur et versé dans des moules, servait à la fabrication des bougies ou des chandelles en cire fine, qui illuminaient les mariages, autour desquelles s'exprimait le talent des orateurs et des poètes. Contenue dans leur volumineuse tête carrée, l'huile jaune, retirée du tissu cellulaire du cerveau, qui se nomme le spermaceti, durcissait à l'air et se muait en une cire blanchâtre, molle et ductile. De consistance poisseuse tel du saindoux dur, procurant à la fois lumière et chaleur, la graisse séchée enrobant une mèche de coton tressé brûlait avec une flamme brillante et propre. *De toutes les substances naturelles, le blanc de baleine donne la lueur la plus claire*, disait le père d'Ulrich en se flattant d'exploiter à bon escient cette matière fusible qui remplaçait la poix et le goudron, produits finlandais par tradition.

*

Mariée à dix-sept ans – ce qui n’était pas exceptionnel à l’époque –, la mère d’Ulrich, nommée Virginia, avait dix-huit ans de moins que son mari. Fille d’un pasteur protestant, née sous le signe du poisson, elle était l’irréprochable complément de son époux qui n’avait d’yeux que pour elle et qui l’appelait *la meilleure des mères*. Affectueuse et droite, ravissante et effacée, économe et sensée, elle se dévouait à sa famille, illustrant à merveille la notion fort répandue selon laquelle la femme est faite pour l’enfantement et les soins du ménage. Chacun reconnaissait ses qualités de courage au travail, de patience et de délicatesse. Tout amour et tout dévouement, elle entretenait avec ses enfants, qui vivaient dans sa constante sollicitude et lui rendaient les sentiments qu’elle leur portait, répugnant même à ce que d’autres qu’elle les touchent ou les embrassent, des relations empreintes de douceur et de générosité. Pleine de réserve, mais aussi d’attention, elle les traitait tous comme des êtres uniques et, sans brimer l’éclosion de leur personnalité, guidée par le souci louable d’individualiser chacun, craignait les comparaisons valorisant l’une ou l’un au détriment de l’autre, si bien qu’en fin de compte nul ne se sentait négligé.

Maîtresse de la marche de la maison, attachée à l’ordre et aux tâches intérieures qu’elle accomplissait avec un soin scrupuleux, elle s’occupait à lessiver, rincer et blanchir le linge sale tout comme elle brodait, festonnait, guipait, piquait, galonnait, brochait, reprisait étoffes et draps rangés dans un bahut, tricotait bonnets et bas, cousait des moufles, serrant les petits points pour garantir du vent, de la neige et du froid. La couture, l’entretien du logis, la gestion du foyer étaient son domaine exclusif. Son bonheur résidant dans l’exécution de ses devoirs, elle brossait, balayait, récurait, astiquait les carreaux, lavait avec de l’eau d’infusion de laurier et de rue le plancher qu’elle lustrait à la cire jaune, battait, éventait la literie, inondait de camphre les armoires et les meubles. *Il faut que la maison soit propre. Lorsque je frotte, plus rien d’autre ne compte*, serinait-elle, joyeuse à l’ouvrage, infatigable dans l’accomplissement de sa tâche. Ses onze filles, qu’elle s’affairait à préserver des souillures de la vie en leur offrant l’illusion de grandir dans un monde sans

Table

PREMIERE PARTIE

« La tragédie du destin »

9

DEUXIEME PARTIE

« Les apparences de la vue »

41

TROISIEME PARTIE

« La règle de l'ordre »

91

QUATRIEME PARTIE

« Le désordre du monde »

145

CINQUIEME PARTIE

« L'ivresse de la vie »
ou « le plaisir d'être ensemble »

229

SIXIEME PARTIE

« La mesure de la raison »

299

SEPTIEME PARTIE

« La force du déclin »

369

REALISATION : PAO EDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTREE
DEPOT LEGAL : SEPTEMBRE 1995. N° 25854 (XXX)

Extrait de la publication